

Christian Perret

Mourir

www.chperret.net

Christian Perret

Mourir

Vevey, 13 octobre 2024
Vevey, 13 octobre 2025

www.chperret.net

Mourir –

« Celui-là seul est parvenu au fond de soi-même et a reconnu toute la profondeur de la vie, qui un jour a tout abandonné et a été abandonné de tout, pour qui tout a sombré et s'est vu seul avec l'infini : c'est un grand pas que Platon a comparé avec la mort. » (Schelling, cité par Heidegger).

Ce pas n'a pas à être comparaison ; ce pas sans retour est assimilation. Sa mort est ma mort ; oui je survis, mourant, et n'attend que l'advenir inéluctable de cette fin, patiemment.

Sa mort est mon mourir ; mort-e.

Blanchot, L'écriture du désastre

Mort-e –

Il y a un scandale dans les religions et la plupart des philosophies (antiques, classiques, romantiques). Ce scandale est de tant spéculer sur un au-delà, une vie post-mortem, une existence d'après mort, sur le destin des âmes. Ce scandale est de tant s'inquiéter du destin de la morte, alors que c'est la destinée de celui qui lui survit qui devrait être la seule préoccupation.

Le problème de la mort n'est pas la mort, le problème de la mort c'est celui qui survit. La mort fige sa survie en douleur, ses jours en désastre.

Mort-e – –

Mourir n'est rien ; être le survivant est tout, toute la souffrance. Mourir c'est engendrer la douleur, enfanter la souffrance, ce pourquoi mourir est inacceptable, non pour qui meure mais pour qui reste. La mort n'est pas de quelqu'un, la mort est chez qui survit. La mort, ce n'est pas mourir, c'est survivre à qui est mort.

Ta mort n'est rien, sinon qu'elle est ma mort. Ta mort m'a condamné à survivre en la mort. Je ne suis plus qu'en tant qu'être pour la mort, déjà et dès lors en la mort. Tu n'es plus, je ne survis que dans le non-être.

Mort-e – – –

Abandonne l'espoir futile de trouver en l'être appui pour la séparation, la rupture, la révolte qui pourraient s'accomplir, se vérifier. Car c'est que tu as encore besoin de la vérité et de la mettre au-dessus de « l'erreur », comme tu veux distinguer la mort de la vie et la mort de la mort, fidèle à l'absolu d'une foi qui n'ose pas se reconnaître vide et qui se satisfait d'une transcendance dont l'être serait encore la mesure. Cherche donc, ne cherchant rien, ce qui épuise l'être précisément où il se représente comme inépuisable, l'en vain de l'incessant, le répétitif de l'interminable par où il n'y a peut-être plus lieu de distinguer entre être et ne pas être, vérité et erreur, mort et vie, car l'un renvoie à l'autre, comme le semblable s'aggrave en semblable, c'est-à-dire en non-pareil : le sans arrêt du retour, effet de l'instabilité désastreuse.

Blanchot, L'écriture du désastre

Mort-e - - - -

Qui est morte est morte, celui qui survit souffre. Si mourir est, dit-on, « partir », partir n'est rien, rester est toute la souffrance. Cette métonymie du départ dit ce qu'elle prétend diminuer de la violence : qui part vise un projet, a l'avenir devant soi ; qui reste demeure en un présent vide qui se referme. Ta mort dévaste mon quotidien. Ne reste d'ailleurs ni demeure, ni quotidien pour celui qui survit. Je n'ai plus ni lieu ni jour, seul l'éternel retour du même. Nulle présence, nul présent, aucun passé moins encore d'avenir. Ton « départ » emporte tout, sans qu'avec toi tu n'aies rien pris.

Mort-e - - - - -

Mourir, c'est emporter le monde des autres, pas même pour l'avoir avec soi.

Ne plus avoir de monde, de journée, survivre contraint. Ne plus avoir que des obligations, n'être que par devoir, par responsabilité. Sans journée, sans avenir ; ne plus pouvoir anticiper, ne pas pouvoir prévoir, figé dans l'absence perpétuelle de présent. Figé dans l'absence perpétuelle de présence. Sans lieu, sans espace ; ne plus pouvoir exister, ne pas pouvoir devenir, figé dans la perpétuelle absence de séjour. Sans jour, sans séjour, rester résidu, déserté en désêtre.

Mort-e - - - - -

Duchamp : « D'ailleurs c'est toujours les autres qui meurent ».
Non.

Mourir : qui meurt ne meurt pas, sinon durant le temps de son agonie qui n'est pas en la mort – mais encore vie, même s'essoufflant, s'épuisant, s'éteignant. Qui meurt est, et est vivant ; et d'un coup n'est plus. Qui meurt est, et d'un coup est mort. Il n'y a ni action, ni durée, ni sujet en ce coup ; le verbe mourir ne trouve à s'y appliquer. Ce n'est là qu'un fait. Là où il y a sujet, durée et action, ce n'est en qui meurt mais chez les autres. Qui meurt ne meure pas, qui meurt est mort. C'est toujours les autres qui meurent.

Oui.

Mais sans l'ironie cynique de Duchamp : d'ailleurs c'est toujours l'autre qui meure.

Il est improbable qu'il ait pensé à autrui et compris la mort comme tuant qui reste.

Mort-e - - - - -

On meurt et cette mort tue l'autre. La mort tue les vivants, les annihile en survivants. Mourir n'est rien, rester survivant est tout, toute la souffrance. Mourir engendre la souffrance, ce pourquoi la mort est inacceptable, non pour qui meurt mais pour qui reste. La mort, ce n'est pas mourir, c'est survivre à qui meurt. Sa mort n'est rien, sinon qu'elle est ma mort. Qui meurt n'est plus, qui survit n'est que résidu dans le non-être. Qui meurt entraîne le monde avec sa mort, pas même pour l'emporter avec soi, privant qui reste de monde. Qui meurt fait mourir les autres.

Mort-e - - - - -

Ta mort interrompt, annule, tout projet de vie, tout envisagement, tout avenir. Ta mort annihile tout désir, toute signification, tout sens à ma vie. Celle qui est morte est morte, celui qui survit souffre en un perpétuel présent sans présence. Ta mort fige ma vie en survie, mes jours en désastres jusqu'à ce que l'autre mort, la mienne, interrompe enfin le retour incessant du rien.

La mort oblitère tout « une fois » en « jamais ». La mort ajourne la vie en survie journalière sans jour. La mort néantise l'issue. La mort tue ; ta mort m'a tué.

Mort-e - - - - -

- Avez-vous peur de la mort ?
- Je n'ai peur que de la mort des autres. Pour moi, la vraie mort c'est la mort de ceux que j'aime. Mais en ce qui me concerne, je n'ai pas peur de la mort, parce que j'ai été beau coup plus longtemps mort que vivant.

Vingt années de vie. Avant rien, vie morte ; après, survie mourante, rien. Mais je n'ai pas peur. Il est trop tard pour avoir peur. J'entre en un état d'acceptation passive, où j'attends patiemment ma mort réelle, la vraie étant déjà présente.

Cocteau, un poète, Interview par Louis Pauwels

Mort-e - - - - -

La mort, c'est l'in (ex) istance ; sienne de fait, mienne d'effet. La mort, ce n'est pas la disparition, c'est la disparution : plus rien n'est à paraître. Sa suppression du monde me soustrait au monde.

Ce qui serait le plus nécessaire, le plus souhaité ; le seul désir et qui n'est pas donné : tendresse, caresse, intimité, complicité. Le partage vrai du monde commun, la relation. L'entourage veut aider mais ne peut donner ce qui le plus manque, amplifiant ainsi le manque. Toute cette volonté d'apport affecté sans affection détruit l'affectif. Il n'est plus de sensation, de perception, de dialogue. Sans relation, sans dehors, ce qui reste d'être se replie, intérieur inistant en inexistance. Survivant sans être, être sans exister. Ne pouvoir répondre qu'à soi-même, sans dialogue, sans partage, sans report, sans repos.

Mort-e - - - - -

La mort tue ceux qui lui survivent ou, si elle ne les tue, les blesse mortellement, survivants mourants. Pour ceux qui survivent, ne reste que mourir.

La mort n'est qu'un fait, momentané, immédiat, un événement ; ou de peu de durée, une agonie. La survie est un état prolongé d'agonie. Le fait de la mort est neutre, l'état de survie est d'extrême douleur. On n'est pas touché ou frappé par la mort, on est touché et blessé à vie dans sa survivance. Ta mort annihile ma vie, dévaste mon quotidien, néantise le temps, passé, présent et à venir.

Mort-e - - - - -

Il n'y a eu aucune douleur dans sa mort, la douleur de la mort est chez qui survit. Cette douleur est à vie, détruit la vie de qui reste, le condamne à errer en survivant.

Souvent, un criminel tue quelqu'un – ou un suicidaire se tue, pour briser ainsi les autres en morts survivants, c'est cela le crime du meurtre, le mobile, le but. La mort t'a tuée sans objectif apparent, me réduisant sans raison à la vide survie. Il n'y a aucun au-delà, mais la fatalité : survivre contraint, contraint de survivre ; survivant malgré tout, moi qui ne souhaitais ni ne pouvais désirer telle survie ; veuf sonnante comme bœuf ou œuf.

Mort-e - - - - -

La mort dévaste à jamais mon quotidien.
La mort annule tout une fois en jamais.
La mort à jamais ajourne ma vie.
La mort fait à jamais disparaître l'issue.
En mourant tu as tué à toujours le monde.
En mourant tu m'as tué pour toujours.
En mourant journellement toujours survivant.
En mourant toujours je ne suis plus.

Mourir – –

L'agonie serait le dernier instant de vie cédant à la mort. Au sens premier, l'agonie n'a rien à voir avec la mort, puisqu'elle touche les vivants en leur extrême souffrance morale. L'agonie est l'angoisse, la détresse, le tourment de qui demeure survivant face à la mort. Elle est un être-devant-la-mort, un être pour mourir de qui demeure sans plus de demeure, sans lieu – *Hof* ; *Hoflos* ; *ohne Hoffnung* – sans espoir. Il n'y a plus d'ouverture – *Öffnunglos* – pour qui reste, absenté à soi par la perte de l'autre.

Agonie –

Épithaphe : Mourir, enfin.

Mais le verbe est trop actif.

Toute activité est réfutée par sa mort. Activité que je ne peux plus, dont je ne puis être le sujet. Etre sujet à... passif. Mesurant toute la vacuité, tout le non-sens de toute action.

Alors la forme passive de l'état.

Mort, enfin.

Agonie – –

La mort ne cesse de mourir en celui qui survit.

La morte ne cesse de faire mourir qui lui survit.

La morte incessante pour la survie qui meure.

La mort incessante en la survie mourante.

Je croyais pouvoir être-le-là (*Dasein*)

Je sais désormais être pour la mort (*Sein zum Tode*)

Etre en la mort, là.

Incessante survie en non-être, i-là.

Agonie – – –

J'ai pris de toi tout le soucis tout le tourment
Que l'on peut prendre à travers tout à travers rien

Tout le soucis tout le tourment
De vivre encore et d'être absent

Je refuse ta mort mais j'accepte la mienne
Ton ombre qui s'étend sur moi
Je voudrai en faire un jardin
Et je veux continuer ton immobilité
Et le discours inexistant

Eluard, Négation de la poésie ; Le temps déborde

Agonie - - - -

Notre vie tu l'as faite elle est ensevelie
[...]
Et la mort entre en moi comme dans un moulin

Notre vie disais-tu si contente de vivre
Est de donner la vie à ce que nous aimions
Mais la mort a rompu l'équilibre du temps
La mort qui vient la mort qui va la mort vécue
La mort visible boit et mange à mes dépens
[...]
Mon passé se dissout je fais place au silence

Eluard, Notre vie ; Le temps déborde

Agonie - - - - -

Tu n'es plus
Tu nais plus
Tu n'es pas née
La mort t'a niée
Tu n'es pas
Tuée morte
Tumeur
Je meure

Agonie - - - - -

Se tuer ? Pour mourir innocent de ce crime ? Pour expier la faute inexistante, la honte [et surtout la douleur] de survivre ? Il n'est pas possible de ne pas y penser [...]. Mais la mort ne réunit jamais ceux qui se sont aimés. Elle disperse, elle tranche, elle sépare. A chaque cadavre ajouté, elle poursuit son travail [...]. Se tuer est l'autoriser à investir avant l'heure un autre carré de chair. La mort n'est pas dialectique. Il n'y a pas de pas à franchir, de seuil négatif au-delà duquel s'accomplirait la totalisation heureuse de l'être. Tout s'efface un peu plus vite seulement.

Forest, L'Enfant éternel

Agonie - - - - -

Parcourant la rue, croisant des gens, il m'apparaît que plus jamais elle ne pourra y être et m'y rencontrer. Elle a été effacée du monde. Supprimée, éradiquée. Elle n'est plus ici et c'est comme si jamais elle n'y avait été. Elle n'est pas là, ni évidemment là-bas ou dans quelque haut-delà. Elle n'est plus et n'est pas. Le non-être a-t-il pu être ou, en non-être, n'a jamais été ? C'est un vertige de croire pouvoir l'apercevoir en ville ; pensée de suite démentie, négation qui entraîne un autre vertige, celui de la réalité. Ce réel où elle n'est plus, cette vérité qu'elle n'est pas. Vertige enchaîné au vertige.

Agonie - - - - -

La rue est absurde et la maison amère.

La rue sans avenir
Qui coupe mon cœur en deux
Qui me prive de moi-même
Dans la rue de rien personne.

Le jour est glissant, la nuit malade.

Eluard, Dit d'un jour ; Le dur désir de durer

Agonie - - - - -

Survivre en l'état d'agonie.

α'γωνία, agon – lutte, aigone – angoisse

Extrême souffrance morale entraînant un total abattement spirituel et certaines répercussions physiques (douleur), mais non nécessairement la mort immédiate.

Ce n'est l'agonie de celle qui meurt, la science médicale supprimant cet état au profit du coma léthargique. C'est l'agonie de qui survit. Pourquoi ne peut-on inverser ? Qui meurt souffrirait peu d'heures, qui survit en malheur aurait sommeil perpétuel.

Dictionnaire, cntrl

Demeurer –

Sa mort a détruit notre demeure. Ce lieu qui nous était propre m'est étranger ; l'appartenance perdue en dépossession. Je ne suis là qu'en exil, présence effacée en vacance, le lieu en séjour indéfini. La permanence devenue finitude temporaire éternellement répétée. Le temps qui nous semblait infini est à tout jamais limité, borné, daté, d'un début – nous ici – et d'une fin – moi seul restant. Du chez nous reste ruine où moi seul subsiste en hôte, résident résiduel sans résidence. Nul accueil de ce qui fut ensemble, l'ensemble. Ce qui nous était propre m'est devenu emprunté. La familiarité a cédé à l'étrangeté ; l'ici à un ailleurs déterritorialisé où je survis perdu, sans temps ni lieu. Nous ne se conjugue plus que seul, notre lieu est mon isolement. L'ici détruit en nulle part, le maintenant en jamais plus, il n'y a plus de demeure. Je ne demeure mourant qu'en ce séjour ruiné réduit en i-monde.

Demeurer – –

Autant parler pour avouer mon sort :
Je n'ai rien mien, on m'a dépossédé
Et les chemins où je finirai mort
Je les parcours en esclave courbé ;
Seule ma peine est ma propriété :
Larmes, sueurs est le plus dur effort.
Je ne suis plus qu'un objet de pitié
Sinon de honte aux yeux d'un monde fort.

Eluard, La puissance de l'espoir ; Le temps déborde

Demeurer – – –

Vingt-huit novembre mil neuf cent quarante-six
Nous ne vieillirons pas ensemble.

Voici le jour
En trop : le temps déborde.

Mon amour si léger prend le poids d'un supplice.

Eluard, Vingt-huit novembre mil neuf cent quarante-six ;
Le temps déborde

Demeurer - - - -

Treize octobre deux mille vingt-quatre
Nous ne vieillirons pas ensemble.
Nous ne vieillirons plus
Toi effacée du temps
Moi sans demain, ni aucun jour à venir.
C'est le jour
En trop : le temps déborde.

The time is out of joint

Le jour qu'il eût fallu supprimer
Pour que le temps puisse exister
Que ma vie ne devienne survie sans jours, sans nuits
Et prenne le poids d'un supplice.

Eluard, Vingt-huit novembre mil neuf cent quarante-six ;
Le temps déborde
Shakespeare, Hamlet, acte 1 scène 5

Demeurer - - - - -

Il n'y a pas d'existence sans relation.
Il n'y a pas de soi sans l'autre.
L'être privé d'extérieur s'enferme dans le néant.
Le néant se referme sur le survivant, seul résidu de la relation dissoute.
Il en meurt.

Demeurer - - - - -

On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent
malheureux ; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa
tombe, on se retourne pour regarder en arrière et on se dit : j'ai
souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé.

Et lorsque je suis au bord de sa tombe à elle, et non la mienne
(auteur orgueilleux), je sais ne pas m'être trompé, tant sa mort est mon
mourir. C'est ainsi non ma tombe, mais sa tombe devenue mienne. Et
si je me retourne, c'est dans l'espoir d'inverser Orphée et Eurydice :
non qu'elle remonte mais que j'y tombe.

Musset, On ne badine pas avec l'amour

Demeurer - - - - -

Vivante et morte séparée j'ai trébuché
[...]
Sur un corps dont j'étais construit
Sur la bouche qui me parlait
[...]
Mes mains mes pieds étaient les siens
J'ai trébuché sur sa gaité sur sa bonté
Qui maintenant ont les rigueurs de son squelette
Mon amour est de plus en plus concret il est en terre
[...]
Tu n'avais rien de rien à faire avec la mort

Eluard, Vivante et morte séparée ; Le Temps déborde

Demeurer - - - - -

Je ne dors pas je suis tombé j'ai trébuché sur ton absence
Je suis sans feu sans force près de toi
Je suis le dessous de la bête je m'accroche
A notre chute à notre ruine
Je suis au-dessous de tes restes
J'aspire à ton néant je voudrais voir mon front
Comme un caillou loin dans la terre
[...]

Ma voix n'a pas d'écho j'ai honte de parler
Je souffre pour toujours de ton silence [...]

Eluard, Vivante et morte séparée ; Le Temps déborde

Demeurer - - - - -

Je parle du fond de l'abîme
Et je vois le fond de l'abîme
L'homme creusé comme une mine
Comme un port sans vaisseaux
Comme un foyer sans feu
Pauvre visage sacrifié
Pauvre visage sans limites
Composé de tous les visages saccagés

Eluard, Le fond de l'abîme ; Le dur désir de durer

Demeurer - - - - -

Doux avenir, cet œil crevé c'est moi,
Ce ventre ouvert et ces nerfs en lambeaux
C'est moi, sujet des vers et des corbeaux,
Fils du néant comme on est fils de roi.
J'aurai bientôt perdu mon apparence :
Je suis en terre au lieu d'être sur terre,
Mon cœur gâché vole avec la poussière,
Je n'ai de sens que par complète absence.

Eluard, Un vivant parle pour les morts ; Le temps déborde

Demeurer - - - - -

Tout est oublié
Rien n'est sacrifié
L'odeur des décombres persiste

Les yeux fermés c'est elle toute entière.

Lorsque nous nous regardions
La distance s'ouvrait les veines.

Lorsque nous nous regardions
Toi la limpide moi l'obscur
Voir était partout souffle de désir

Eluard, En exil ; Une longue réflexion amoureuse
Eluard, Sous l'angle d'or ; Une longue réflexion amoureuse

Mourir – – –

Face à qui affronte la mort de l'Autre, les autres, ce « on » de la parole sociale, se croient dans l'obligation morale d'aider, et leur aide se réduit à des mots, tous inappropriés.

Chaque mot est blessure. Les pires sont infligés par les relations proches qui devraient mieux se taire. Le veuf même, en une mort qui devient la sienne, ne parvient ni à se préparer ni à faire ses adieux lors d'obsèques soumises aux rituels d'une société qui ne veut considérer ni la mort ni la perte, enterrant la défunte pour l'oublier et fuyant le survivant.

Préparation –

On entend souvent demander à qui meurt s'il, si elle s'était préparée à la mort. Comme si cela avait quelque utilité – hors la croyance superstitieuse d'une quelconque vie après la mort, accessible, qui plus est, après quelque jugement qui requerrait cette préparation – triste prolongement moral du contrôle social de notre vie. On s'enquière aussi de cette préparation en termes plus matériels, signe de l'égoïsme des vivants : qui meurt a-t-il, a-t-elle rangé ses affaires, ne laisse pas un logis débordant, les dossiers administratifs en vrac ; a-t-il, a-t-elle rédigé quelques dispositions testamentaires – et quelques faveurs.

On ne demande que très rarement au survivant, au conjoint survivant s'il s'est préparé à la mort de l'autre.

On ne m'a jamais demandé si je m'étais préparé à sa mort. Triste inhumanité.

Préparation – –

Se préparer à la mort : m'étais-je préparé à sa mort ? Le pouvais-je ? Oui, si tant est que l'on puisse s'y préparer. Depuis juin 2022, nous savions tous deux que sa mort proche était une probabilité. Nous savions qu'elle n'était pas impossible – évoquer le possible face à la mort est désespérant. Mais les traitements agissaient, elle les supportait, était sur la voie de la rémission et, de nature optimiste, envisageait la vie, non le mourir. Elle me fit oublier cette impossibilité.

De fait, non, je n'ai pu me préparer à sa mort. Il en fut de même le 8 avril 2024, lorsque la porte de l'ambulance s'est refermée sur elle, couchée sur une civière comme si elle était cercueil. Je me suis alors dit, je l'ai senti, que peut-être elle ne reviendrait pas. Mais sa paralysie a diminué ; elle agissait : physio, ergo, et était sur la voie de la guérison. Et pour guérir, envisageait la vie, me faisant oublier cette impossibilité.

Préparation - - -

8 avril 2024 – 13 octobre 2024

8 avril 2025

Un an que tu nous as quitté

Ce huit avril, l'ambulance

Qui si loin de nous t'emportait

Était encore espérance

Retour tu ne revis jamais

Préparation - - - -

M'étais-je préparé à sa mort ? Le pouvais-je ?

Lorsqu'il y eu son téléphone incongru, langage sensé mais mots insensés de l'après-midi du 25 septembre. Face à son soudain délire, cherchant quatre longues heures à atteindre ses médecins, non, j'avais peur, mais ce n'était pas une préparation à la mort, même quand les médecins m'annonçaient, pour toute réponse, me convoquer à l'hôpital le lendemain. Quelque chose d'effroyable arrivait, mais une fois de plus elle guérirait.

Le lendemain, avant même qu'ils parlent, étant face aux quatre médecins qui m'attendaient au rendez-vous, prenant à peine le temps de me saluer, restant assis, j'ai su, sans préparation, que sa mort était imminente.

Mais vivante, elle l'était encore, comment alors face à elle, avec elle qui n'avait plus conscience claire, s'y préparer ?

Préparation - - - - -

Pouvais-je me préparer sa mort, quand l'inéluctable connu, il fallut rentrer et l'apprendre à notre enfant, désormais mon fils seul. Se préparer à, quand il faut préparer l'autre : « nous allons devoir poursuivre tous les deux ». La peur que cette perte l'endommage empêchait en moi tout dommage. Questionnant : « as-tu envie de vivre » sans pouvoir me poser à moi-même cette question ; sa réponse niant pour moi toute possibilité de question. Et depuis, c'est sa vie que je dois gérer, non la mienne ; restant sans préparation à la mort, sans même l'avoir vécue. Seul, responsable, vidé de moi.

Préparation - - - - -

Non préparé à sa mort, en deux jours je passais de l'espoir des soins de réhabilitation au mouvoir des soins palliatifs. Elle quitta l'hôpital en joie, annonçant aux infirmiers et patients : « Au revoir, je vais faire un court séjour aux palliatifs et je reviens ». Comment démentir sa perte de conscience optimiste alors que je savais que ce séjour serait, oui court, mais sans retour ? Alors, l'accompagnant, je continuais à espérer, absurde impréparation. Je n'avais pas le droit de démentir sa bonne humeur, cette inconscience où elle s'était plongée, ainsi sauvée du désespoir.

Préparation - - - - -

La seule préparation possible à la mort fut sans elle et sans moi : objective, sans sujet ; d'une rationalité automatique, dictée par ce qu'il fallait faire. Organiser les obsèques n'est pas une préparation à la mort, c'est une préparation de la mort.

Un faire sans agent dicta les choix de pompes funèbres, de cercueil, d'incinération, d'ensevelissement ; imposa ceux de cérémonie, de musique, de parole, d'éloge funèbre ; décida des communications, faire-part, invitations, verrée et remerciements. Choix par défaut en dépit, choisis malgré moi, préparations de laquelle j'étais absent.

Préparation - - - - -

Il n'y eu pas de préparation à la mort, mais l'attente de la mort.

A partir du 9 octobre, alors que le coma l'avait emportée, cette attente fut pour elle, tant il m'était insupportable de la savoir, pour elle, ainsi éteinte. Je ne me préparais pas à sa mort, je la lui souhaitais ; pire, je la lui désirais. Je ne désirais pas sa mort, je la lui ai désirée.

Comme si le dernier présent que je pouvais lui donner était la présence retirée de mon absence.

Elle est morte pour elle, dans le don de mon impréparation, me laissant hors toute préparation à sa mort, le 13 octobre 2024.

Préparation - - - - -

Sans préparation à sa mort, j'ai affronté le relationnel qui suivit, si tant est que l'on puisse nommer relation la contrainte sociale des obsèques, si tant est que la cérémonie, les proches de la défunte, leurs paroles et leurs pleurs, leur chagrin réel et leur compassion de circonstance font relation. Il n'y a eu d'adieu, j'étais là absent dans mon impréparation, assistant en étranger aux rites qui devaient entériner sa mort, me l'annoncer, du corps déposé au cercueil, de la cérémonie à l'ensevelissement des cendres.

Je n'ai jamais pu me préparer à sa mort.

Ce n'est que quand tout fut, pour les autres, pour le monde, pour le réel, fini, que sa mort n'était plus un sujet, qu'elle m'est advenue. Elle m'est tombée dessus quarante jours après, comme l'impossibilité même.

Le monde, les relations retournées sans moi à la vie, j'ai alors compris qu'avec elle j'étais mort.

Maux -

Mots subis :

En pensées ; expression vide de sens, revoie à une spiritualité inexistante, à une empathie télépathique ; va avec bougies, angelots, fleurs compassées et cartes de deuil du commerce.

Courage ; déclaration d'obligation, ordre de devoir tenir, de s'accrocher coûte que coûte – au travail, par exemple, afin que la société puisse conserver un agent actif, productif, rentable.

Fais-toi aider : ordre qui en même temps est une démission – ce ne sera pas mon aide, sous-entendant la faiblesse, l'incapacité, la maladie, l'anormalité.

Change-toi les idées : injonction niant la réalité du deuil, culpabilisant la désolation comme si elle était une idée.

Sors, vois du monde : prescription déniaient la perte, accusant la solitude, viatique aveugle qui ne voit qu'une fois les autres quittés la solitude est pire encore.

Maux – –

Suite des mots subis :

Viens passer un week-end en montagne avec ma famille – soit avec mon épouse et mes enfants : proposition qui ne saisit qu'elle répond à la douleur de la perte par tout ce qui a été perdu – le couple, la famille, la mère de l'enfant ; condamne l'endeuillé à être doublement spectateur de sa perte, en ce qu'il vivra, et au travers le miroir de ce que le vécu tiers lui renverra.

Offre de guides de deuil, rayon bien-être : réduction à des formules faites de solutions – souvent en sept phases – pour un état dont le survivant serait le problème ; désengage qui offre le livre en renforçant la culpabilité de qui le reçoit « ce n'est pas moi qui le dis, c'est des spécialistes ».

Comparaisons avec l'incomparable, « au décès de mes parents... ». Les miens sont aussi morts ; alors, vous croyez que ceci m'ait affecté ? – c'était normal.

Maux – – –

Les autres veulent et croient aider qui reste seul survivant en douleur. Encore faudrait-il comprendre la douleur, non affirmer « je sais », écouter la souffrance. Ce pourquoi les pires paroles d'aide sont les condoléances des proches de la décédée ; les mots d'empathie s'adressant non au survivant mais à la défunte, blessant qui reste en l'excluant.

Les mots de convention, tant lus ailleurs, dont on a à ce jour l'idée qu'ils ont pu être générés par un chatbot d'intelligence artificielle, meurtrissent moins, ignorés à la lecture pour les formules qu'ils sont, vites oubliés.

Maux - - - -

« Il a refait sa vie », cette expression si commune à propos des veufs, qui par ailleurs dit ce qu'on (la société) attend des veufs, est un éhonté mensonge et une vraie réalité.

Fausse phrase puisque l'on veut se rassurer en croyant qu'une relation peut s'effacer et se remplacer, qu'une vie serait une suite de nouveaux débuts. Phrase vraie toutefois en ce qu'elle sous-entend : s'il s'agit de refaire sa vie, c'est bien que cette vie a été défaite. C'est sur la profondeur du mot « défaite » que le sens commun et le veuf divergent. Une défaite peut être vue comme superficielle et temporaire, mais cela peut aussi être la destruction totale, la fin. (De la différence entre perdre une bataille, perdre la guerre, perdre l'Empire – de soi).

Pour moi, refaire sa vie est l'impossible : ma vie est défaite.

Maux - - - - -

« Je pense qu'elle aimerait que tu vives ; elle est avec toi, te donnant cette force ». Qui êtes-vous pour penser à ma place en ne maîtrisant pas les temps verbaux ? Aurait-elle aimé que je vive ? Un tas de cendre ne peut souhaiter au conditionnel présent, ni être présent plus que ne l'est cette cendre enclose en une urne enterrée ; sans force fécondante, nul humus. Si l'on précise penser à « l'âme », cette pensée est imagination qui, en évangéliste, cherche à imposer sa croyance. Que je ne l'accepte est encore culpabilisant : « c'est que tu n'es pas croyant » ; on ne se décrète pas croyant ainsi.

Maux - - - - -

L'entreprise générale de liquidation apparaît sous son visage grotesque. Comment consentir à ce cadavre-là ? Non pas la mort dans son abstraction acceptable d'emblème... Mais ce corps précis avec son épaisseur de chair hier caressée, embrassée, avec ce visage dont le doigt pouvait suivre le dessin, avec autour de lui comme un écho persistant de mots, de rires, de promesses. Comment le laisser s'en aller ? Et vers où ? Vers quelle impossible dissolution ? Dans quelle solitude ?

Ce n'est pas le deuil, se faisant de lui-même, qui est un travail. Le vrai travail mental se fait à rebours de celui-là, empêchant que tout ce qui a été disparaisse dans le gel nau-séeux de l'oubli. Il n'y a pas de grandeur dans la douleur surmontée mais de la corrosion perpétuellement reconduite du souvenir sous sa forme la plus acide.

Forest, L'enfant éternel

Maux - - - - -

L'oubli est aisé [...]. On dit : le travail du deuil. Mais le deuil n'est pas un travail. Plutôt un automatisme de léthargie, un somnambulisme d'instinct, une pente de sommeil dévalée. La vie y pousse, encouragée par les habitudes de rites. Un être meure. Son corps disparaît. On ferme les yeux sur son devenir de poussière. Le nom n'est plus jamais prononcé. Les neurones poursuivent leur besogne, tressant les sensations, les idées, les images. Tout ce maillage [...] refait perpétuellement un monde dont la figure se suffit à elle-même. Il n'y a en elle aucun vide mais l'ordinaire disposition des couleurs, des formes, des sons. Rien qui indique la place autrefois occupée par celle qu'on aimait. Le dessin de sa silhouette effacée, le visible l'investit, se glisse dans ce contour d'absence. Ainsi finit par s'évanouir la trace même qui signalait la part désormais dérobée de l'être. Le corps commence son existence de fantôme.

Forest, L'enfant éternel

Maux - - - - -

« Le travail du deuil », mais qu'est-ce ? C'est après le travail rentrer chez soi, personne ni rien n'attendant – oui, il y a l'enfant, mais il ne m'attend pas, il attend de moi. Personne n'attend : n'exister pour personne qui n'ait que trois fois rien à offrir. A l'inverse, on attend de toi, on te demande et tu dois toujours et encore donner, ne jamais recevoir. Le deuil c'est alors travailler et, après le travail, rentrer chez soi travailler encore. Que l'on ne me parle pas de travail ou de faire : « tu dois faire ton deuil ». Devoir, faire, travailler en l'absence de don, de repos est mon lot quotidien : l'obligation omniprésente.

Maux - - - - -

Le travail du deuil est obligation morale d'une société qui nous nécessite en êtres fonctionnels, guéris des drames, prêts à la production, à la consommation, au divertissement ; ou prêts à l'illusion de guérisons payantes, médecins, psychotropes, psychologues, cures de repos et recettes de bien-être. Travail dit tout : la société attend un profit. Les autres assignent au survivant le devoir du deuil pour leur bénéfice propre, obligeant le survivant à éponger son chagrin et rassurés qu'il revive. Ils gagnent ainsi d'oublier notre condition de survivants ; d'oublier notre commun mourir.

Maux - - - - -

Mourir : « rejoindre son ultime demeure ».

Survivre : demeurer à jamais sans demeure.

La demeure, notre domicile, ce chez nous qui ne saurait être un chez moi. Formulaires administratifs, des mots causes de maux : domicile, enfant, veuf, orphelin, famille. Il n'y a pas de famille pour un couple sans enfant – c'est un couple. Il n'y a pas de famille pour un veuf et son enfant, qui fut le nôtre, désormais le mien seul – c'est un résidu. La famille se compte à partir de trois. Il y eu le couple, la famille, ne reste que du résiduel.

Maux - - - - -

L'administration écrit au conjoint qu'il est survivant, mais n'entend le mot comme lui. Pour la bureaucratie, il a fonction transitive : le conjoint est survivant à la personne décédée et on attend de lui qu'il règle les questions en tant que son représentant.

Pour le conjoint, ce mot a forme intransitive : il ne vit désormais plus, tout au plus parviendra-t-il à survivre, sans ne pouvoir attendre rien, de personne. Que l'on attende encore du survivant, qui lui n'a plus rien à attendre, ruine les dernières vues d'un possible. Tous requièrent de qui a été dépris de la vie, personne ne donne.

Maux - - - - -

« Dis si tu as besoin d'aide ». C'est placer le veuf à charge d'enfant en demandeur, en quémendeur, en mendiant ; le crucifier en victime et martyr. Ce n'est pas se porter vers lui, c'est attendre de lui. C'est se détourner de sa responsabilité d'être avec l'autre. C'est faire porter à l'autre la responsabilité, la culpabilité de ne pas hurler à l'aide. Ce qu'il ne fait, portant le poids de sa politesse, de son respect, voire du risque que, de rage, il se porte contre qui propose cette fausse aide, cette non-présence. Il pourrait, il le sait, transformer le hurlement en agression, verbale, physique, mortelle.

Obsèques -

Automne 2024 : les paysagistes de Vevey avaient empli les espaces floraux de violet et jaune, devenus complémentaires de sa mort : chrysanthèmes et pensées. Cet octobre, la phrase que j'ai dû le plus lire, subir, fut : « Je suis en pensée avec toi ». Etre en pensée. Pensées, fleurs de la mort ; je hais ces pensées. Fleurs à ras du sol dont les froids pétales rampent dans la boue, pensées qui se fanent de salissure. Fleurs entombées dans les bacs de bétons au bas des immeubles ; fleurs de vieux, cartes de deuil décolorées, faussement nostalgiques, pastel et sfumato, brouillard mauve et mièvre. Pensées, paroles de la mort ; je hais ces pensées. Intentions à ras des circonstances dont la répétition froide rampe dans l'esprit, pensées qui le salissent et le fanent. Mots ensevelis dans les condoléances de convention ; mots de vieux, de ceux qui n'ont vécu que le faux deuil de leur père, mère, compatissant, caressant et intime, phrasé faux et mièvre.

Obsèques - -

Elle reposant en la chambre funéraire

A tes épaules décombres
Pend un reste de lumière
Années valent moins que jour
Et la vie moins que l'amour
Tu vaux encore en baiser
Rien que le temps d'éprouver
Ce qu'il me reste d'éveil
Tout est clair sous ce drap blanc
Qui te délivre et m'attend.

Eluard, Le dernier souffle ; Une longue réflexion amoureuse

Obsèques - - -

Le corps aimé disparaît. [...] L'être qui nous a quitté ne sera pas conservé sous sa forme passée. En une fois, le temps l'a emporté. La distance croît d'instant en instant. On voudrait désespérément s'accrocher à lui. Mais le corps parti, l'image s'évanouit, brusquement ou insidieuse. [...] Comment conserver en vie ce qui se perd déjà ?

Toute opération mentale est trahison, transposition, traduction. Le vivant devient être de fiction, simulacre que l'on fait vivre parce qu'il retient en lui la forme hallucinée de celle qui a été. Sur elle la pensée commence son œuvre qui doit être, non d'accomplir, mais de différer, de saboter, voire d'interdire le travail du deuil. Ceux qui survivent fabriquent des rituels d'illusion. Pour eux, ils invoquent les morts, le rappellent vaguement au monde pour qu'ils les accompagnent sans fin dans leur ombre.

Forest, L'enfant éternel

Obsèques - - - -

Rendre les honneurs à la défunte passe souvent par un texte de témoignage. Il faut alors dire le vrai, mais les mots s'offrent à celles et ceux qui sont présents aux obsèques, non à la défunte. Les phrases concèdent aux vivants, privant la morte de la pleine vérité et le survivant de la dire.

Ces concessions font des textes diminués, amputés, dans le but de ne pas blesser autrui. Paroles qui en retour blessent les honneurs qui auraient dû être prononcés, blessent celui qui en est l'auteur meurtri. Ne pouvant dire le vrai, trahi par ses propres mots, il voudrait faire mourir autrui autant qu'il en meure.

Obsèques - - - - -

La dette que nous avons à l'égard des morts, rien n'interdit de l'acquitter avec la fausse monnaie d'une tristesse passagère. [...] La raison, la morale, le bon sens, l'affection même commandent l'oubli. Cela fait [...] un bourdonnement de bonnes résolutions à rendre fou. Et cette sauvagerie de survie [...] a pour elle la raison de l'instinct, l'automatisme de l'intérêt [...] justifié par l'immémoriale habitude des générations portant en terre la chair de ceux dont elles sont nées. Mais si la question prend un tour plus abrupt, ne fera-t-elle pas voler en éclats tous ces impitoyables mensonges ?

Forest, L'enfant éternel

Obsèques - - - - -

Et j'espérais que le mensonge éclate, ne s'agissant pas de l'habitude d'enterrer des vieillards, mais sa contemporaine. Mais non : tous sont arrivés avec les destructives comparaisons du décès de leurs aînés, prétendant avoir vécu un drame face à l'inéluctable mort par l'âge, se gorgeant d'avoir surmonté leur peine et s'offrant en modèles prescripteurs : « Tu dois faire le deuil ; il faut te reconstruire ; tu verras, avec le temps... », ignorant ce qu'est de survivre à la mort de qui devait vivre – pour Philippe Forest sa fille, enfant, pour moi Catherine, épouse irréductible à la perte de nos aînés.

Obsèques - - - - -

Epigraphe de faire-part, mots de remerciements ; épitaphe de stèle tombale : écritures publiques qui forcent à la concession ambiguë entre ce qu'il est nécessaire de dire et ce qui peut être dit.

Aussi ai-je fait graver « Fallait-il que tu nous esseules de ce côté de l'horizon », espérant que la force du « fallait-il » fatal efface la possible accusation du « tu nous esseules ». Autre concession, « ce côté de l'horizon » puisque donnant à supposer un autre côté. Non, ce que j'aurai voulu écrire, c'est que sa disparition me prive d'horizon : « Fallait-il que tu m'esseules sans horizon » ou « Fallait-il que tu m'esseules emportant l'horizon ». Moi et non nous, « ton enfant, ton époux », fils qui lui, malgré, peut envisager son horizon.

Obsèques - - - - -

C'est la loi, ressasse-t-on. Il faut que la vie continue et laisser aux morts le soin d'enterrer les morts. On dit des rites qu'ils sont un hommage d'amour adressé aux disparus. On ne veut pas voir leur violence de crime répété : le corps abandonné dans le froid, trafiqué par des illusionnistes qui le peignent, [...] pour lui donner l'apparence rassurante d'un sommeil d'hiver, puis le corps encore dans son cocon de dentelle et de soie comme un insecte fixé dans le formol de sa boîte, et la boîte qui [...] glisse sur sa rampe de brûleurs à gaz. On dispose l'urne [...], on scelle la capsule de béton. D'autres viendront dresser le marbre, répandre le gravier. Sur le cadavre de chair on jette quelques cadavres de fleurs. Et l'on s'en va, murmurant entre soi que ce fut une belle cérémonie. Le rite, le silence, l'agitation maintenue de l'existence enfonce dans la mort [celle] qui était vivant[e].

Forest, L'enfant éternel

Obsèques - - - - -

Les cérémonies, des obsèques à l'ensevelissement, ne font que répondre aux conventions sociales. On attend du survivant qu'il les organise, non pour lui mais pour ce soi collectif où chacun retransmettra son moi. On y sera, parce que c'est important, non pour lui, non pour soi, mais en soit, socialement – cela se fait, c'est l'usage, c'est tout.

On partira après la verrée, dernier regard contrit pour le veuf ; on aura ensuite quelque commentaire avec ses proches : « belle cérémonie ; il a bien résisté ; il tiendra », abandonnant ainsi à la solitude celui dont on a ainsi parlé. Esseulement qui relève de la trahison : l'endeuillé ne fait plus même partie de la société. Il a organisé tout ce qui pouvait l'être, était en état d'absence au cérémonial, déjà en exclu. On peut maintenant le quitter, sans saisir qu'en se détournant, c'est son appartenance au monde que l'on dénie.

Craint-on qu'il soit contagieux pour le bannir ainsi ?

Obsèques - - - - -

On se prémunit ainsi contre ce que signifie sa présence d'effroi. Ceux qui disparaissent meurent deux fois dans la violence. Lorsque leur souffle cesse, une agonie invisible se poursuit et la société les assassine encore. À celui [...] qui pleure, on va répétant qu'un devoir moral s'impose : conserver la mémoire de [celle] qui a été perdu[e] mais sous une forme non menaçante pour soi-même et la ligue des vivants. Cela s'appelle : faire son deuil. L'expression est tellement ressassée qu'on n'entend plus ce qui, en elle, sonne d'étrange. Faire son deuil, comme on fait son lit, sa toilette, ses courses, comme en prison on fait son temps ; comme on s'acquitte d'une besogne routinière [...] inscrite dans l'ordre des choses. Il faut être raisonnable, n'est-ce-pas ?, ne pas s'insurger [...], accepter l'irrémédiable, surmonter le chagrin, oublier la peine, laisser le temps faire son œuvre de paix.

Forest, L'enfant éternel

Obsèques - - - - -

On fuit le veuf, on le rejette, son deuil faisant peur. La mort déjà effrayante en elle-même, on se dit « quel malheur, heureusement que ce n'est pas à moi que cela arrive » et, honteux de cette pensée, on se réfugie dans sa complaisance égoïste. On fuit le veuf et on le rejette parce qu'il fait peur. Il affronte la mort, se confronte à l'effroi et l'on n'a pas le courage de l'accompagner, de le rejoindre, dans ce combat que l'on nomme deuil.

On attend inversement que l'endeuillé se remette, rendant les armes, et que ce soit lui qui, pacifié, exempt de blessure, rejoigne la société. Qu'il ait oublié l'idée de la mort est l'impératif social. Tout faire pour ne pas voir cette mort, pour ne pas s'y confronter, pour l'ignorer tant elle fait peur. La vie doit l'emporter, alors que chacun sait qu'elle ne transporte qu'à la mort, et l'on exige de l'endeuillé son retour à la vie, de ne considérer qu'elle, alors qu'il est le seul à avoir, dans sa douleur, raison.

Mourir – – –

Sa tombe : avoir un[e] ami[e], [la] regarder, [la] suivre des yeux, l'admirer dans l'amitié, c'est savoir de façon un peu plus intense et d'avance meurtrie, toujours insistante, inoubliable de plus en plus, que l'un des deux fatalement verra mourir l'autre.

Ma chute car la mort ne nous prive pas seulement de quelque vie dans le monde [...] mais [...] de quelqu'un par qui le monde, [...] notre monde, se sera ouvert de façon tout ensemble finie et infinie, mortellement infinie [...].

Comment alors survivre n'est pas même une question.

Derrida, Chaque fois unique, la fin du monde

Tombe –

Mon épouse est morte –

Mon épouse est morte
Sans hôte demeurer
En résidu rester
Rien qui plus n'apporte

Vivre sans femme
Néant sans autre
Destinée me l'ôte
Séjourner sans âme

Tombe – –

Mon épouse est morte – –

Demeurer sans corps
Féminine absence
Survivre sans sens
Inexistant encore

Sans intime relation
Sans même sexe penser
Nulle caresse nul toucher
Seule la masturbation

Tombe – – –

Mon épouse est morte – – –

Seule triste chaire
Nulle embrasse
Nulle enlace
J'erre solitaire

Du corps désuni
De ce corps damné
Seul l'esprit condamné
Pense vide démuni

Tombe - - - -

Mon épouse est morte - - - -

Privé d'épaisseur
Étant inexistant
Isolé et flottant
Vivre en l'horreur

Ne reste que l'esprit
Qui de raison en fantasme
Quêtant logique ou orgasme
Sans fin oscille indéfini

Tombe - - - - -

Mes yeux soudain horriblement
Ne voient pas plus loin que moi
Je fais des gestes dans le vide
Je suis comme un aveugle-né
De son unique nuit témoin

La vie soudain horriblement
N'est plus à la mesure du temps
Mon désert contredit l'espace
Désert pourri désert livide
De ma morte que j'envie

Eluard, Les limites du malheur ; Le temps déborde

Tombe - - - - -

Les draps humides de novembre
M'ensevelissent pour toujours

Où est la lettre sans réponse
Et la poussière des paroles
Cette confiance dans la vie
Qui tout à coup devient silence

Mes yeux ne sont plus de ce monde
Je suis passé tout est passé
Je suis une ombre dans le noir

Eluard, Dorée ; Le temps déborde

Tombe - - - - -

Chipette –

20.05.2018 – 27.04.2025

Le dernier être qui nous était cher nous a quitté. Ce n'était qu'un animal, une chatte. Reste que cette perte est rappel de celle de mon épouse et, pour mon fils, de sa maman. Désormais privés de toute présence féminine nous survivons à deux, seuls et désolés. Au moins en ce désert, nous ne pouvons plus rien perdre, hors nos larmes.

Il n'est de consolation en cette solitude de se souvenir que depuis un an, départ de Catherine au CHUV, Chipette avait changé. Toutes ses dents tombées, elle était devenue apeurée, fuyante.

Tombe - - - - -

Chipette – –

Nulle recherche de câlins, elle ne dormait plus ni avec Romain ni avec moi. Et ses miaulements étaient des appels éplorés.

Après que l'orme que nous avions planté ait crevé, ne nous reste rien de vivant qui provienne de Catherine. Tout aura été détruit et effacé. Ne demeure que Romain, maintenant seul en mon alliance dissoute. Ah oui, survit encore un saule sorcier, à défaut d'être pleureur.

Tombe - - - - -

Je suis un homme dans le vide
Un sourd un aveugle un muet
Sur un immense socle de silence noir

Rien cet oubli sans bornes
C'est l'absolu d'un zéro répété
La solitude complétée

Eluard, Une livre de chair ; Corps mémorable

Tombe - - - - -

Regarder une femme, belle ou même me paraissant indifférente, me fait pleurer. Mon regard fait sans fin résonner :

Never more.

Les autres sont impossibles, à distance, en l'absence de l'autre qu'elle était. Elle, l'autrui unique, particulière, qui permettait tous les autres. Sans elle ces autres sont des génériques abstraits. Chacun d'eux, chacune d'elles, si je les cherche individuellement, me sont inconnus. Les autres me restent étrangers et je ne puis les envisager qu'en spectateur, de loin. Ils et elles sont flous, sur ou sous-exposés, flottants dans le décor du monde absent.

Poe, The Raven

Tombe - - - - -

Sans elle, ni ancrage ni langage. Ne me reste que le monologue et le monologue n'est pas langue commune, tout au plus poésie. Le poème, langue non partagée ? La langue solitaire, distante, qui dit le monde sans le communiquer ; qui proclame en spectateur les autres et leurs relations ; qui énonce des contemplations passives ; qui expose à distance, dans le retranchement ? La poésie dit et ne dit à personne. Elle ne parle qu'aux mots. Pensée de mots adressées aux mots, elle n'est pas tautologie mais solipsisme. Témoignage de solitude, de pensée solitaire, de seule pensée.

Tombe - - - - -

Ma morte vivante -

Dans mon chagrin rien n'est en mouvement
J'attends personne ne viendra
Ni de jour ni de nuit
Ni jamais plus de ce qui fut moi-même

Mes yeux se sont séparés de tes yeux
Ils perdent leur confiance ils perdent leur lumière
Ma bouche s'est séparée de ta bouche
Ma bouche s'est séparée du plaisir

Eluard, Ma morte vivante ; Le temps déborde

Tombe - - - - -

Ma morte vivante - -

Et du sens de l'amour, et du sens de la vie
Mes mains se sont séparées de tes mains
Mais mains laissent tout échapper
Mes pieds se sont séparés de tes pieds
Ils n'avanceront plus il n'y a plus de routes
Ils ne connaîtront plus mon poids ni le repos

Eluard, *Ma morte vivante* ; Le temps déborde

Tombe - - - - -

Ma morte vivante - - -

Il m'est donnée de voir ma vie finir
Avec la tienne
Ma vie en tout pouvoir
Que j'ai crue infinie

Et l'avenir mon seul espoir c'est mon tombeau
Pareil au tien cerné d'un monde indifférent

J'étais si près de toi que j'ai froid près des autres.

Eluard, *Ma morte vivante* ; Le temps déborde

Tombe - - - - -

J'étais si près de toi que j'ai froid près des autres.

Seul désormais et solitaire. C'est trop d'effort d'aller aux autres, et si été, trop de violence de les quitter et de repartir seul. Se confronter à cette solitude, sachant les autres ensembles, accompagnés d'amis, en couple ou en famille, n'est plus lutte que je puis mener. Je reste en leur présence exclu en spectateur de leur vie et non avec eux, inclus. Puisqu'il y a les autres et moi exclu, autant garder les autres à distance, tant je souffre de les voir vivre. Il y a les autres et moi, ce « et » d'exclusion et non d'inclusion ; les autres d'un côté, moi de l'autre côté, et ces deux côtés inconciliables, qui ne se retrouveront plus.

Eluard, *Ma morte vivante* ; Le temps déborde

Survivant –

Puis-je rebrousser du désastre à la catastrophe, de la fatalité à l'agir et de la finitude du mourir à l'action ? L'action pourrait « sauver », emportant la situation dans l'activité, recouvrant la douleur, contrant la solitude, luttant contre le rien qui est réalité et vérité. L'action pourrait « me sauver », en apparence, superficiellement, me permettant au moins en un certain oubli du désastre, de « fonctionner ». L'action est une tentation, une fausse tentative pour mieux survivre.

Mais si l'action est intégralement dédiée à
dé-crir le désastre,
à lui dénier toute résolution catastrophique, à se dénier elle-même ? Une telle action serait inaction, inactive d'elle-même. Une action vaine, sans projet ni réalisation, sans résultat ni solution. Une action comme dépense inutile, consommation. Un art attendant la mort ?

Blanchot, L'écriture du désastre

Survivant – –

Séjour en agonie.

Ce que je vais écrire effrayera qui lira. Mais quand ce qui va s'écrire sera fait, qui lira ne sera que face aux faits : nulle peur, peut-être qui lira comprendra.

Je me donne limite à encore survivre. Quatre ans serait l'obligation légale ; six c'est humain, Romain aura alors 20 ans ; onze ans c'est le cœur, à 25 ans il aura sa vie et pourra sans trop de peine me voir partir.

Ce terme que je me suis fixé me soulage. L'insupportable aura ainsi une fin et dès le jour de ce mourir, devant les 4117 qui restent, l'insupportable peut s'affronter.

Soulagement de prendre date, pour moi qui ne survis que déjà mort ; soulagement de décompter, à l'inverse d'Opalka, un chiffre par soir, déclinant à la nuit enfin atteinte.

Rituel de dérision ?

Survivant - - -

L'écriture est un de ces rituels de dérision. Par elle [...] ne se referme pas le fossé ouvert sous ses pieds. [...] La condition [...] est qu'à la mort soit conservé son caractère de vérité non dialectique. L'événement doit rester irrécupérable [...]. Chaque phrase est un refus. [...] Le deuil ne se transformera pas en épopée de vide consolation. Écrire est [...] un sauvetage inutile dans le désastre du temps : conserver l'épave d'un instant, d'un geste, d'un mot... [...] ... Garder les yeux ouverts sur l'obscur inscrutable que le temps assombrit et y voir passer à jamais le visage aimé, oblitéré de noir...

Forest, L'enfant éternel

Survivant - - - -

Ma survie avec et pour l'enfant est celle de *La route* de Cormac McCarthy, non le film de Hillcoat, plus les dessins de Lacernet. C'est aussi *On était des loups* de Sandrine Collette, avec une translation : ce ne sont pas les forêts du grand nord ni un ours, mais la solitude de ma vie, l'éloignement au travail, le vide gelé de notre monde, et le cancer. Il y a aussi une inversion : ce n'était pas elle qui voulait l'enfant, c'était moi plus qu'elle. Peut-être est-ce pire, ajoutant à la responsabilité la culpabilité, même si l'enfant n'a plus presque six ans mais en a quatorze. Et encore une dé-métaphorisation : le vieux tueur pervers du roman, c'est le mourir qui m'habite, son poison est la douleur. Un fils peut-il tuer le mourir ? Peut-on tuer ce mourir, avec quelle arme ?

Seul ouvrage spécialisé de quelque apport : *Vivre le deuil au jour le jour*, de Christophe Fauré.
